

## 1-Actualité du site en novembre-décembre 2023.

**Ci-joint un article sur Lamartine et l'Italie : *Lamartine, trois romans d'inspiration Italienne Graziella, Fior d'Aliza, Antoniella*.**

Article initialement présenté devant le Pôle Lamartine de l'Académie de Mâcon lors d'une journée d'études le 12 juin 2019. Ici version mise à jour.

Les principaux séjours de Lamartine en Italie datent de 1812, le jeune homme découvre l'Italie ; puis dans les années 1820, le jeune marié, nommé secrétaire d'ambassade à Naples, et plus tard à Florence. Il rédige ces trois romans bien plus tard, respectivement en 1853, 1863 et 1867.

Les souvenirs demeurent donc, mais le besoin de ressources tirées de ses publications devient pressant dans sa vie.

*Antoniella* est son dernier roman. Henri Guillemin qui travailla plus d'un demi-siècle à faire connaître Lamartine dans la large palette de ses centres d'intérêt, réédita ce roman en 1945. Il lui joignit une préface et choisit un éditeur suisse- «*Aux Portes de France*- à Porrentruy- pour assurer cette réédition.

La préface<sup>1</sup> restait inédite dans son intégralité jusqu' à présent On sait que Guillemin en avait pourtant utilisé des extraits à l'appui d'articles qu'il publia dans la presse suisse.

Place maintenant à une brève rencontre avec ces trois romans tardifs de Lamartine

Guy Fossat  
sitelamartine.com  
06 26 46 09 86

.....

## Lamartine, trois romans d'inspiration italienne

### *Graziella, Fior d'Aliza, Antoniella*

Guy Fossat

*Graziella*, le premier de ces trois romans de Lamartine est de loin le plus connu, maintes fois réédités. En revanche les deux autres- *Fior d'Aliza et Antoniella*- sont souvent ignorés, même par des connaisseurs des œuvres de Lamartine. Ils ont été écrits et publiés peu avant la mort de leur auteur : *Fior d'Aliza* constitue le tome 41 et dernier de ses *Œuvres complètes*, après avoir paru dans le *Cours familier de littérature* (1863) ; quant au roman *Antoniella*, il a été publié en 1867 par l'éditeur Michel Lévy, ami de Lamartine.

Ce qui m'a intéressé dans ces trois romans, ce n'est pas tant l'infortune « commerciale » des deux derniers que la veine lamartinienne qui les irrigue tous les trois et qui leur donne sa signature de peintre, d'écrivain, voire de moraliste en filigrane.

Cette veine se manifeste tout au long de deux « fils conducteurs » qui me semblent les ordonner : leur thème central et leur contexte.

Suivront quelques questions à leur sujet puis des extraits de ces trois romans.

---

<sup>1</sup> Pdf sur ce même site : **Guillemin Préface Antoniella 1945**

## Le thème commun aux trois romans ?

C'est la *difficulté pour des couples de jeunes amoureux d'origine populaire de se marier et de vivre heureux*, en surmontant les pressions de la société.

Cependant, *Graziella* présente une situation des « amoureux » moins élaborée que celles des deux autres romans.

### Quelle est la situation personnelle de Lamartine dans chacun de ses romans ?

#### Dans *Graziella* :

« *A dix-huit ans, ma famille me confia aux soins d'une de mes parentes que des affaires appelaient en Toscane.* » Il est accueilli en janvier 1812 à Naples, dans la famille de M. Daresté, Directeur de la Manufacture des Tabacs. Lamartine raconte sa rencontre avec Graziella, la fille d'un pêcheur de l'île de Procida. Passion platonique partagée entre eux deux et rompue par le retour en France de Lamartine. Il avait promis de revenir à Naples mais il apprend la mort de Graziella avant même d'avoir préparé ce retour. Dans *Graziella*, le projet d'union des deux amoureux est donc rompu par le décès de l'un d'eux, sans que la promesse de Lamartine ait été explicitement formulée... En 1820, il y revient brièvement, mais nouvellement marié, et comme attaché d'ambassade pour peu de temps.

#### Dans *Fior d'Aliza*

« *Je venais d'apprendre ma nomination au poste de troisième secrétaire de l'ambassade de Naples ; je m'occupais de mon prochain départ ...* » Il raconte comment il recueillit les confidences d'une jeune paysanne de Saltocchio, village voisin de Lucques, pays qu'il parcourut lorsqu'il exerçait à Florence les fonctions de secrétaire d'ambassade en 1826-1828. Le mariage de Fior d' Aliza avec son cousin Hyeronymo est contrarié par la demande en mariage de cette même jeune femme par le chef de la police de Lucques. Une intrigue compliquée conduit finalement à ce que la réunion des deux promis se réalise et, qui plus est, avec leur enfant.

#### Dans *Antoniella* :

« *Pendant que j'étais secrétaire d'ambassade à Naples, je m'arrêtai à la fin de ma première journée de route vers Rome, à Molo-di-Gaëta, sur une petite place à l'entrée de la ville.* » Ce souvenir remonte à janvier 1821, alors qu'il chemine avec son épouse enceinte de leur fils qui naîtra à Rome le 15 février 1821. C'est encore lui qui raconte la vie d'une jeune femme, Antoniella, enfermée dans une « prison pénitencière de femmes. » Elle aime Lorenzo, apprenti médecin dans un régiment. Accusé de désertion, il sera gracié et ils se marieront...

D'une manière générale, l'environnement social constitue un frein fréquent et dramatique au projet des amoureux.

### Leur contexte

Lamartine décrit inlassablement et non sans élégance et sensibilité l'environnement des situations humaines qu'il choisit comme décors : pays, villages, villes, campagnes, montagnes d'Italie qu'il a parcourus et dans lesquels il a vécu ou travaillé. Le souvenir réel de sa venue en Italie sert, dans les trois cas, de point de départ vraisemblable.

Mais ensuite, comme pour affirmer qu'il ne se situe pas dans des récits historiques, il brouille les lieux, les noms, les dates pour les besoins de la fiction dans laquelle il entend bien, à la fois situer ses personnages... et le sien propre. Il est la clé de voûte des trois romans, en tant que narrateur, témoin ou acteur de l'action qu'il rapporte.

Des intrigues compliquées mettent en scène les amoureux (les fiancés, les promis), leurs parents et amis, leurs protecteurs, leurs ennemis...

## Questions

### Les trois figures de jeunes filles ?

L'existence historique du personnage qu'il nomme Graziella est attestée, mais transformée par lui. Il s'agirait d'une employée de M. Daresté, Antonia Iacomino (diminutif Antoniella). Rencontrée en janvier 1812 à Naples, décédée le 31 mai 1816.

En revanche les deux autres figures féminines : Fior d'Aliza et Antoniella, semblent bien issues de sa seule imagination. Impossible, de même, de situer dans la réalité ou dans les souvenirs de Lamartine, l'identité des « fiancés » de Fior d'Aliza et d'Antoniella.

### Source d'inspiration : *Les Fiancés* d'Alessandro Manzoni ?

Le manuscrit de ce récit est présenté comme anonyme par Manzoni. Il n'en serait que le découvreur, comme Lamartine l'est... du manuscrit de *Jocelyn*.

Alessandro Manzoni publie ce roman en 1827 ; il est ensuite revu et réédité de nombreuses fois.

Lamartine qui admirait Manzoni n'a pu manquer de le lire, y compris en italien. S'en est-il inspiré pour autant ?

On ne peut que constater des ressemblances.

- Le thème commun qui structure les trois romans est très présent dans *Les Fiancés* : les malheurs de la vie des deux jeunes fiancés, dans la tourmente des difficultés de leur époque. Avec une fin heureuse.

Manzoni situe son roman deux siècles auparavant, dans les années 1627-1630. Deux grands fléaux accablent alors la population : les guerres menées dans les principautés italiennes par leurs voisins européens ; la peste.

En revanche, Lamartine situe en leur temps ses trois romans, nés de son séjour à Naples en 1812 pour Graziella et à sa fonction de diplomate à Florence et Lucques dans les années 1820 pour les deux autres.

Chez Manzoni, les deux amoureux sont Lucia et Renzo. Chez Lamartine, le fiancé d'Antoniella est Lorenzo

Le seigneur don Rodrigo tente de kidnapper Lucia et d'entraver par tous les moyens son mariage avec Renzo. Mêmes menaces pour Fior d'Aliza et Antoniella

Ce mariage contrarié va finalement se réaliser : Renzo, ouvrier fileur de soie, épousera Lucia, fille de paysan.

-La toile de fond des romans de Lamartine évoque discrètement, l'occupation espagnole, autrichienne ou française des principautés italiennes ainsi que les rivalités des grands états d'Europe qui viennent se superposer aux rivalités propres aux états italiens.

Mais, à l'instar de Manzoni, il développe davantage des cas de domination des puissants sur les pauvres. Ceux-ci, ne savent ni lire, ni écrire, ni parler. Ils se font souvent tromper par les riches auxquels ils sont obligés de faire appel : par exemple faire appel à un lettré pour obtenir un conseil juridique ou la rédaction d'une lettre intime, ou une démarche administrative...

Autres parentés entre *Les Fiancés* et les romans de Lamartine : coupures ou interactions entre villes et campagnes ; place importante accordée aux monastères, au rôle des moines, comme protecteurs et intercesseurs dans les affaires délicates.

### Extraits des trois romans

Le choix des extraits porte sur la peinture des personnages et de leurs environnements naturels ou sociaux, et non sur le dédale des intrigues romanesques.

Lamartine jalonne la trame d'un roman souvent compliqué, par la *peinture*, prolixe en images et détails, soit de personnages ou de groupes, soit de paysages campagnards, marins ou urbains. Ces peintures sont en pleine lumière. En voici quelques exemples.

## ***Graziella***<sup>2</sup>

Lamartine raconte que lui-même et son ami Virieu passent quelques mois à Naples et aux environs : ils ont été accueillis par une famille de pêcheur qu'ils aident de plusieurs manières : la pêche en mer elle-même, des essais d'éducation des membres de cette famille en leur apprenant à lire et à écrire, notamment à Graziella. Une idylle rapproche Lamartine de Graziella.

### **Le père de Graziella, pêcheur du golfe de Naples**

**P.156**-« Le pêcheur étendit sur nous sa lourde voile pliée au fond de la barque. Nous nous endormîmes ainsi entre deux lames, bercés par le balancement insensible d'une mer qui faisait à peine incliner le mât. Quand nous nous réveillâmes il était grand jour.

Un soleil étincelant moirait la mer de rubans de feu et se réverbérait sur les maisons blanches d'une côte inconnue. Une légère brise, qui venait de cette terre, faisait palpiter la voile sur nos têtes et nous poussait d'anse en anse et de rocher en rocher. C'était la côte dentelée et à pic de la charmante île d'Ischia, que je devais tant habiter et tant aimer plus tard. Elle m'apparaissait, pour la première fois, nageant dans la lumière, sortant de la mer, se perdant dans le bleu du ciel, et éclose comme d'un rêve de poète pendant le léger sommeil d'une nuit d'été...

L'île d'Ischia, qui sépare le golfe de Gaëte du golfe de Naples, et qu'un étroit canal sépare elle-même de l'île de Procida, n'est qu'une seule montagne à pic dont la cime blanche et foudroyée plonge ses dents ébréchées dans le ciel ».

### **Portrait de Graziella**

**P.224**-« Graziella se perfectionnait dans son art ; elle grandissait et embellissait encore dans la vie plus douce et plus sédentaire qu'elle menait depuis qu'elle travaillait au corail. Son salaire que son oncle lui apportait le dimanche, lui permettait [...] de donner à sa grand-mère et de se donner à elle-même quelques parties de costumes plus riches et plus élégants, particuliers aux femmes de leur île : des mouchoirs de soie rouge pour pendre derrière la tête en long triangle sur les épaules ; de souliers sans talon, qui n'emboîtent que les doigts du pied, brodés de paillettes d'argent ; des soubrevestes de soie rayée de noir et de vert : ces vestes galonnées sur les coutures flottent ouvertes sur les hanches, elles laissent apercevoir par devant la finesse de la taille et les contours du cou orné de colliers ; enfin de larges boucles d'oreilles ciselées, où les fils d'or s'entrelacent avec de la poussière de perles.[...] Dans les climats où le sentiment de la beauté est plus vif que sous notre ciel et où la vie n'est que l'amour, la parure n'est pas un luxe aux yeux de la femme : elle est sa première et presque sa seule nécessité ».

## ***Fior d'Aliza***<sup>3</sup>

### **Le chariot de la noce, près de Lucques**

**P.221**-« Je vis, sur le milieu de pont, devant moi, un magnifique chariot de riches paysans de la plaine de Lucques, tout chargé de beau monde, en habit de nocs, et recouvert contre le soleil d'un magnifique dais de toile bleue parsemée de petits bouquets de fleurs d'œillets, de pavots et de marguerites des blés, avec de belles tiges d'épis barbus jaunes comme de l'or, et des grappes de raisins mûrs, avec leurs pampres, et bleus comme à la veille des vendanges. Les roues massives, les ridelles ou balustrades du chariot étaient tout encerclées de festons de branches en fleurs ; sur le plancher du chariot, grand comme la chambre où nous sommes, il y avait des chaises, des bancs, des matelas, des oreillers, des coussins, sur lesquels étaient assis ou couchés, comme des rois, d'abord les pères et les mères des fiancés, les frères et les sœurs des deux familles, puis les petits enfants sur les genoux

---

<sup>2</sup> *Les Confidences*, Ed Hachette, Furne, Jouvet, Pagnère, Paris, 1877. *Graziella* se déroule du Livre septième, p.126, au livre dixième, p.286.) Publié en 1852.

<sup>3</sup> *Œuvres complètes*, t.41, 1866

des jeunes mères, puis les vieilles femmes aux cheveux d'argent qui branlaient la tête en souriant aux petits garçons et aux petites filles ; tout ce monde se penchait avec un air de curiosité et de bonté vers moi pour voir si l'éventail de la belle fiancée et les gouttes de *rosolio* de son *sponso* me rendraient l'haleine dans la bouche et la couleur aux joues.

Deux grands bœufs blancs, aussi luisants que le marbre des statues qui brillent sur le quai de Pise, étaient attelés au timon du char ; un petit bouvier de quinze ans, avec son aiguillon à roseau à la main, se tenant debout, arrêté devant les gros bœufs ; il leur chassait les mouches du flanc avec une branche feuillue de saule ; leurs cornes luisantes, leur joug poli, de bois d'érable, étaient enlacés de sarments de vigne encore verte, dont les pampres, et les feuilles balayaient la poussière de la route jusque sur leurs sabots vernis de cire jaune par le jeune bouvier ; ils regardaient à droite et à gauche, d'un œil doux et oblique, comme pour demander pourquoi on les avait arrêtés, et ils poussaient de temps en temps des mugissements profonds, mais joyeux, comme des *zampognes* [sorte de cornemuses] vivantes qui auraient joué d'elles-mêmes un air de fête ».

### **Paysages des environs de la maison de Fior d'Aliza**

**P.98-**« En\*\*\*, je passai l'été à Saltocchio, délicieuse et pompeuse villa des environs de Lucques, qu'on avait louée à l'ambassadeur de France, à\*\*\*. J'en sortais souvent seul, le matin, pour aller, dans les hautes montagnes de ce pays enchanté, chercher des point de vue et des paysages [...] Un jour d'été, de très grand matin, je sortis du parc, des lits d'eau, des grands bois de lauriers de Saltocchio, et je gravis les collines opulentes qui portent les gros et riches villages du pays de Lucques ; mon chien me suivait par amitié, et je portais mon fusil par contenance, car dès ce temps-là je ne tuais pas ce qui jouit de la vie.

La beauté sereine du temps m'engagea à monter beaucoup plus haut, jusque dans la montagne. J'abandonnai les villages, les maisons, les champs cultivés, et je m'égarai pendant trois heures dans les ravins pierreux, dans le lit sec des torrents, puis j'en sortis pour monter encore. J'apercevais loin de toute route, en apparence, une cahute entièrement solitaire sur le penchant d'un étroit vallon vert, sous d'énormes châtaigniers.

J'avais besoin de me reposer un moment et de m'abreuver à une source. J'entendais un léger suintement d'eau filtrer dans les rochers au bas de la cabane. Je voyais les grandes ombres noires des châtaigniers velouter un peu le rocher, derrière la maison ; j'y montai pour jouir de deux bienfaits inespérés de la saison : de l'eau et du frais.

En tournant sans bruit le site de la maison, bâtie à moitié dans le rocher, je m'arrêtai comme frappé d'une apparition soudaine : c'était une figure de jeune femme qui donnait à têter à un bel enfant de cinq ou six mois. Non, je n'essayerai pas de vous le décrire ; il n'y a pas de pinceaux, même ceux du divin Raphael, pour une pareille tête ».

## **Antoniella<sup>4</sup>**

### **Le fiancé d'Antoniella**

**P.63-**« Il s'appelait Lorenzo. Il n'était guère mieux vêtu que son maître, bien que, il eût sur le dos un mauvais habit de soie noire, acheté au marché des loques, et signifiant qu'il voulait étudier la médecine. Le reste de son costume, et ses pieds nus sortant d'un pantalon de toile, signifiaient aussi sa misère. Son chapeau calabrais était rouillé par la pluie et le soleil ; ses membres étaient grêles et délicats ; ses cheveux noirs, retombaient, épars mais bien peignés, des deux côtés de son visage et de son cou ; ses yeux, noirs aussi et larges, regardaient avec beaucoup de timidité et de modestie, comme des yeux de femme ; sa bouche, fine et mélancolique, avait des plis de grâce et de tendresse aux deux coins ».

### **Paysage des environs du pensionnat d'Antoniella**

**P.201-**« Santa-Agatha est un village disséminé en groupes de maisons éparses et isolées, sur la route de Rome. Dans la plaine couverte d'oliviers saupoudrés de la blanche poussière de la route, les montagnes des Abruzzes, noyées dans l'azur argenté du ciel, s'élèvent comme un mur sombre, à droite du paysage ; des ravins en général desséchés circulent comme de larges fossés entre les maisons et les arbres ; ils ne coulent qu'en hiver dans leurs

---

<sup>4</sup> Editions Portes de France, Porrentruy, Suisse. Préface d'Henri Guillemin, 1945

sillons profonds, sous les eaux tumultueuses qui se rendent à la mer de Gaète. On n'y entend rien que le chant des grillons grinçant sous l'herbe à travers les chênes, et de loin en loin le mugissement des troupeaux de bœufs romains à grandes cornes, descendant de la forêt de l'Abruzzes dans la plaine. »

### **La morale de l'histoire**

Une intrigue compliquée se termine comme dans un conte de fée par la dispense de toute peine, tant pour Antoniella (jugée pour infanticide après un viol) que pour son fiancé Lorenzo (jugé pour désertion).

Ils se marièrent, etc.

Lamartine conclut comme suit son dernier roman par l'affirmation de la bonté de Dieu en faveur des pauvres fiancés :

**P.221**-« Ainsi Dieu ne permit pas que la folie de la nature reçut la punition du crime ».

« Je quittai Naples avec un souvenir qui me rendit ce charmant pays aussi doux au cœur que délicieux au regard ».

### **Pour ne pas conclure...**

Au détour d'une description, Lamartine nous renseigne sur des aspects particuliers de lui-même et nous fait aimer les lieux et les êtres qu'il côtoie.

Je retiendrais volontiers, parmi les citations qui précèdent :

p.98 de Fior : « *Mon chien me suivait par amitié, et je portais mon fusil par contenance, car dès ce temps-là je ne tuais pas ce qui jouit de la vie* ».

p.156 de Graziella : « *Un soleil étincelant moirait la mer de rubans de feu et se réverbérait sur les maisons blanches d'une côte inconnue* ».

p.221 de Fior : « *Je vis, sur le milieu de pont, devant moi, un magnifique chariot de riches paysans de la plaine de Lucques, tout chargé de beau monde, en habit de nocs, et recouvert contre le soleil d'un magnifique dais de toile bleue parsemée de petits bouquets de fleurs d'œillet* ».

p.63 d'Antoniella : « *Il s'appelait Lorenzo. Il n'était guère mieux vêtu que son maître, bien que, il eût sur le dos un mauvais habit de soie noire, acheté au marché des loques, et signifiant qu'il voulait étudier la médecine. Le reste de son costume, et ses pieds nus sortant d'un pantalon de toile, signifiaient aussi sa misère* ».

A suivre...

G. Fossat